

La naissance de la petite abeille qui allait sauver le monde

Un matin de novembre 1804, quelques semaines avant son sacre, Napoléon Bonaparte flânait, les mains derrière le dos, avec son deuxième consul, Jean-Jacques-Régis de Cambacérès, dans les allées fleuries et colorées du jardin du Luxembourg lorsqu'il tomba sur un spectacle des plus inattendus. Un homme portant pour seule protection un chapeau de paille et un filet sur le visage semblait plongé dans une bien dangereuse besogne. Armé d'une simple raclette, il recueillait dans un seau en zinc le miel qui s'écoulait d'une tablette grillagée en bois. Au-dessus de lui flottait un épais et menaçant nuage d'abeilles. Mais lui continuait d'œuvrer dans la plus grande indifférence, étranger à leur danse guerrière.

– L'abeille, dit le conseiller en indiquant de son doigt à l'ongle verni la ruche qui s'élevait à quelques mètres en bordure du chemin.

– Quoi, l'abeille ?

– Vous me demandiez quel animal, avec l'aigle, pourrait bien aller sur vos armoiries, je vous réponds l'abeille, Sire. C'est l'un des plus anciens emblèmes des souverains de France.

– L'abeille ? répéta Napoléon sans savoir s'il devait prendre cela pour une insulte ou une énième fantaisie de son ami.

Il s'arrêta de marcher et le dévisagea avec autant de surprise que s'il s'était mis une casserole sur la tête en guise de chapeau

en sortant de chez lui ce matin. Mais avec Cambacérés, tout était possible.

– Je vous parle d’aigle, de lion, et vous me parlez d’insecte ? objecta le petit Corse. Pourquoi pas une fourmi ou un cafard pendant que vous y êtes ?

– Sire, je pense que vous avez des préjugés sur les insectes sur lesquels il vous serait profitable de revenir. Allons demander à ce brave homme de nous éclairer.

Disant cela, il fit mine de se diriger vers la ruche. Le futur Empereur le retint par le bras.

– Vous n’y songez point, malheureux ! Qu’arriverait-il si l’une d’entre elles vous piquait ?

– Une petite égratignure, répondit l’autre en souriant.

– Et si elles vous piquaient toutes ?

– Alors, je mourrais, sans aucun doute.

La réponse fascina Napoléon. Se pouvait-il que son homme de confiance, homosexuel de surcroît, fût plus courageux que lui ?

– Restez là, dit-il pour ne pas passer lui-même pour un lâche. Vous m’êtes encore utile. Ce serait idiot de mourir alors que je suis sur le point de vous nommer archichancelier.

Ils attendirent donc. Au bout de quelques instants, comme l’avait espéré Napoléon, l’apiculteur vint à leur rencontre, son seau à la main. Il reconnut alors l’homme dont toute la France parlait, retira son chapeau et le salua d’une gracieuse révérence.

– Goûtez, Sire.

Le souverain plongea son index puis le porta à sa bouche. Un goût puissant et merveilleux d’acacias envahit son palais.

– Délicieux, dit-il.

– La meilleure gelée royale de tout Paris, Sire.

– « Impériale », le reprit Cambacérés. Bientôt, il faudra dire « gelée impériale ».

Les trois hommes sourirent.

– Dites, mon brave. Quel est donc votre secret pour que ces terribles bêtes ne vous piquent point?

– On ne mord point la main de celui qui vous nourrit, répondit l'apiculteur avant de souffler sur son épaule pour éloigner une abeille. Fournissez-leur une jolie maisonnée, bien équipée, et un jardin luxuriant, même en hiver, et vous pourrez, sans danger, les chahuter sans que jamais elles usent de leur redoutable aiguillon contre vous.

– Leur redoutable aiguillon..., répéta Napoléon, pensif. À la fois si inoffensives, et mortelles. Mon ami me conseille de prendre cet insecte pour symbole impérial sur mes armoiries. Quel est votre avis à ce sujet?

– Que votre ami est un homme de goût, Sire.

– Je n'en ai jamais douté, mentit le souverain en louchant sur les bouclettes grisâtres et le manteau paré de perles et de diamants de celui à qui l'on avait donné, en secret, le sobriquet de Tante Turlurette et qui ressemblait ce matin-là à une vieille chanteuse d'opéra sur le retour.

Cambacérès avait meilleur goût pour les jeunes hommes que pour sa garde-robe.

– Je ne peux qu'approuver, reprit l'artisan, arrachant le souverain à ses pensées, qui tarda quelques secondes à réaliser qu'il ne se référerait pas aux extravagantes mœurs de son ami. Savez-vous que si les abeilles disparaissaient de la surface du globe, l'homme n'aurait plus que quatre années à vivre? ajouta-t-il sans savoir que plus d'un siècle plus tard, un physicien allemand du nom d'Albert Einstein s'approprierait la formule.

La conversation devenait intéressante. Napoléon plongea à nouveau son doigt dans le seau. Il observa un instant l'or liquide dégouliner le long de son ongle avant de l'aspirer bruyamment dans sa bouche comme une huître.

– Êtes-vous en train de me dire que ce sont les abeilles qui nous sauveront ?

– C’est grâce à elles que nous mangeons chaque jour, Messire. Nous leur devons plus d’un tiers de ce que nous trouvons dans notre assiette. Leur remarquable travail de pollinisation est responsable de la reproduction des plantes, et, indirectement, de tous ces fruits et trésors que nous offre la nature. Sans abeilles, plus de vie. Et puis, si vous cherchez des symboles, elles sont un exemple d’organisation et de travail. Une nation parfaite, en quelque sorte. Le cœur à la tâche, tout pour la patrie.

– Vous voyez, Sire ? dit le conseiller pour lui rappeler que c’était lui qui avait eu cette bonne idée le premier.

– Leur système de communication est bien plus évolué que le nôtre. Une abeille butineuse peut indiquer aux autres, au mètre près, le lieu où elle a trouvé la fleur que toutes devront rejoindre.

– Un mètre ? Ce n’est pas une marge un peu grande ? demanda le futur Empereur. Toutes proportions gardées, pour une abeille, j’entends ?

– Sire, s’il n’était point tombé sur l’Amérique, Christophe Colomb serait toujours en train de payer à l’heure qu’il est dans l’océan Atlantique en espérant y trouver les Indes... Un mètre, c’est peu. Même pour une abeille.

Les trois hommes sourirent à nouveau. Cambacérès fut le premier à briser le silence.

– Si mes souvenirs d’écolier sont bons, la reine conçoit les œufs toute seule, sans l’intervention d’un mâle, n’est-ce pas ?

– C’est exact, la ruche compte près de 50 000 individus, tous issus d’une seule et même femelle, la reine. Le mâle de l’abeille, que l’on appelle « faux bourdon », est un peu le paria de cette société féminine. Comme il ne participe point aux tâches quotidiennes, il est considéré comme un parasite. Il a la vie dure.

– Je comprends maintenant pourquoi on dit « avoir le bourdon », plaisanta le futur Empereur.

– C’est en quelque sorte, une société parfaite sans hommes ! conclut Cambacérès, qui rêvait justement du contraire.

– Bien, ce fut une délicieuse conversation, reprit le souverain, mettant ainsi un terme à l’entretien. Merci pour ces précieuses connaissances.

Et il reprit sa promenade, mains dans le dos, aux côtés de son deuxième consul, qui souriait, se pavanant sous les cordons et autres freluches dont il était chamarré. Ils n’avaient pas parcouru dix mètres que l’apiculteur courait à leur rencontre.

– Sire, les Égyptiens ! s’exclama-t-il tout en reprenant sa respiration. Les Égyptiens !

– Où ça, les Égyptiens ? demanda le petit Corse, sur la défensive.

Il se retourna, craignant que ses adversaires de la campagne d’Égypte ne l’aient poursuivi jusque Paris. Mais derrière lui, à distance, avançait sa garde, impassible. Pas de momies en bandelettes en vue.

– J’ai oublié de vous dire, reprit l’homme. Les Égyptiens pratiquaient déjà l’apiculture au temps des pharaons. On retrouve d’ailleurs l’abeille dans leurs hiéroglyphes.

– Eh bien ?

– Eh bien, Sire, vous qui cherchez des symboles, l’abeille était pour les Égyptiens signe d’immortalité et de résurrection. Choisissez-la pour vos armoiries et jamais vous ne mourrez…

Le visage de Napoléon s’illumina et ses yeux prirent une teinte nouvelle. Il demanda à son conseiller combien de temps cela prendrait pour broder un semis d’abeilles au lieu du traditionnel semis de fleurs de lys qu’avaient arboré jusque-là tous les rois sur leurs vêtements. Et puis non, diantre, il devait déjà se comporter en Empereur ! Peu importe combien de temps cela prenait. Il ordonna que ses

étoffes parsemées d'abeilles en or brodées soient prêtes, sans faute, pour le 2 décembre prochain, jour de son sacre. Puis il s'éloigna, les mains dans le dos, se prenant à rêver qu'il était cet insecte impérial qui sauverait un jour le monde et ne mourrait jamais.